

« Petits poèmes animaux »

Paul-Marie Lapointe et Gilles Lapointe

Volume 48, numéro 1, 2012

Paul-Marie Lapointe et Claude Gauvreau. Inédits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012894ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012894ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lapointe, P.-M. & Lapointe, G. (2012). « Petits poèmes animaux ». *Études françaises*, 48(1), 21–45. <https://doi.org/10.7202/1012894ar>

« Petits poèmes animaux »

PAUL-MARIE LAPOINTE

Présentation

Les poèmes de Paul-Marie Lapointe que nous présentons proviennent d'un fonds privé appartenant à la succession de l'écrivain et ont été généreusement offerts pour publication à la revue *Études françaises* par madame Gisèle Verreault-Lapointe, à qui nous tenons à exprimer ici nos plus vifs remerciements. La boîte d'archive dans laquelle ils sont conservés réunit différents projets d'écriture du poète encore mal identifiés, l'ensemble des documents qui y sont regroupés n'ayant pas fait l'objet, au moment où je les ai consultés, en septembre et novembre 2011, d'un inventaire systématique. Divers textes, sous forme manuscrite et dactylographiée, appartenant à des époques différentes, s'y trouvent ainsi consignés. Ont été déposés dans cette boîte, selon les renseignements fournis par madame Verreault-Lapointe, les projets d'écriture (dont certains anciens et inachevés, d'autres « actifs » jusqu'à son décès) que Paul-Marie Lapointe avait choisi de garder auprès de lui après le legs important de ses archives à la Bibliothèque nationale du Québec. Les poèmes que nous publions ici sous le titre « Petits poèmes animaux », formés d'une suite de feuilles volantes non numérotées, sont regroupés dans un dossier bleu qui ne porte aucune mention particulière. Les collages du jeune Frédéric Lapointe, qui sont à la source de certains de ces poèmes, de même que des similitudes formelles entre ces textes, incitent à penser qu'ils ont tous été écrits à la même époque, soit durant les années 1975-1976¹. L'ordre de leur présentation

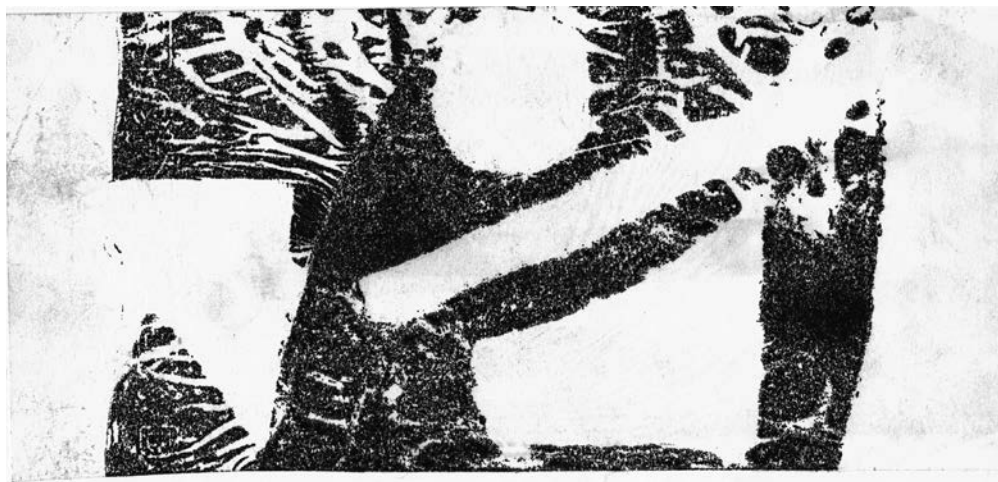
1. Le poème de Paul-Marie Lapointe qui a pour premier vers « le jour commence toujours de la même façon avec l'apparition des collines » (voir *infra*, p. 30) est dactylographié au verso d'une lettre de Katharine A. Benzekri datée du 25 juillet 1975.

respecte celui dans lequel ils ont été retrouvés. Plusieurs questions subsistent par ailleurs, notamment quant au titre lui-même, « Petits poèmes animaux », écrit de la main de Paul-Marie Lapointe, qui figure entre guillemets sur la boîte d'archive. Doit-il être considéré comme celui que le poète voulait attribuer à cette suite de poèmes, ou agit-il plutôt simplement comme indice mémoriel ? S'il est indéniable que ces poèmes, réunis par ce titre, formaient aux yeux de l'écrivain un ensemble, il reste toutefois difficile aujourd'hui d'établir avec exactitude leur ordonnancement ou les circonstances de leur rédaction.

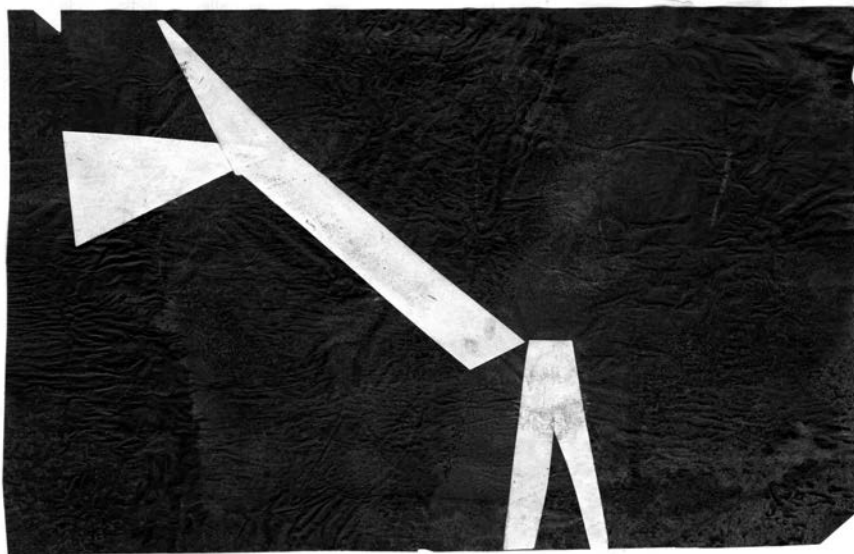
GILLES LAPOINTE

requin sous la mer
tu n'es rien car
grâce au soleil
je te vois

L'original porte en lui ses bois
ses forêts sa lune
pour peupler la nuit
pour calmer sa faim l'angoisse
qui fige le sang
l'eau noire de l'hiver



l'original porte en lui ses bois
ses ferêts sa lune
pour peupler la nuit
pour calmer sa faim l'angeisse
qui fige le sang
l'eau noire de l'hiver



que faire,
se dit la girafe,
quand on est
la seule girafe
à deux pattes
sous le soleil?

que faire,
se dit la girafe,
quand on est
la seule girafe
à deux pattes
sous le soleil?

désir désir
effeuille-toi serpent
où que tu sois
auteur de mes doigts
mer nuage miroir ?

des animaux dans la plaine
hippopotame grand singe et
le V de la chauve-souris
surgie du petit carré de la nuit

la terre à crevasses
à peau d'hippopotame sec
la terre gercée
la terre sèche
la terre d'ombre déchirée
qui est là-dessous

le jour commence toujours de la même façon avec l'apparition des
collines trouant la brume comme des soleils levants... des
chiens
aboient dans le silence où les grillons grillent déjà.
quelle simplicité la vie! Rien n'importe sinon d'assurer la
survie;
bouffe et tout puisque là les motifs s'imposent.
audacieux pèlerinage dans les grottes inférieures où les
saintes se
sont abandonnées au doux agneau, douces toisons, douces
toisons où
s'agitent les jolies, doigts caressants de toutes.
— je peins des cou[c]hants touchants,
pour les madames d'ouestmont
quand elles regardent par les fenêtres
à leur pied
le monde

les animaux sont dans la plaine
hippopotames grands singes et
d'une chauve-souris
le V
qui serait surgie d'un petit carreau de nuit dans le ciel

la terre crevassée comme une peau d'hippopotame
la terre fendillée comme une lèvre
la terre aux nervures de ver et de sécheresse
la terre d'ombre déchirée
qui est là-dessous

Aube

vaporeuses
les collines de fruits de vapeur
avancent à peine
dans l'aube

abandonnant dans l'espace oublié de la nuit
l'oubli d'elles-mêmes

AUBE

vaporeuses
les collines de fruits
bougent à peine
dans l'aube
dans l'oubli d'elles-mêmes

MATIN

vaporeuses
les collines de fruits
avancent peu à peu
dans l'aube
dans l'oubli d'elles-mêmes

léda nocturne
oiselle aux volutes fantômes
si le vent
le mouvement de la mer
épouse l'étoffe dont
le rêve se revêt

tout le jour courir
sur une patte ou deux
ou quatre
arc ou ballon
chemin de fer
quel été nous avons
quel piano pour jeu

tombée d'un ciel de granit
et de pluie,
la giration des astres
à la façon de l'escargot
cheminant chez les hommes

immobile l'eau révèle que,
la masse de roc et de terre
à la plaine arrachée, un lac
y prend place, dont le lit
au profil de la montagne
correspond, le volume opaque
n'étant qu'illusion de l'eau,
matrice exacte d'une forme
à la très aérienne présence

très lourde nuit rabougrie
pied d'éléphant menaçant le fruit
si ne la dévorait bientôt
sa substance même
étoiles
miroitements d'astres sur l'étang
villes allumées

de sorte que l'aube soudain
s'offre aux lèvres

le vent dans le vert imagine la mer
férocity des lames
fruits noirs tombés de l'ombre
et les corps levés soudain

rien n'empêchera
la venue de mai

UN JOUR UN AUTRE

à dévorer: lourde
la poutre dans l'œil de la lune
(en conséquence et vue d'ici une paille)
par le requin quadrupède
et l'éléphant carnassier
par l'ours solaire
le pointilleux alligator

mais déjà se corrode la nuit
où régnaient les fantômes
figurations diverses du cauchemar géomètre

ronge-moi aube de rouille
acide matinal
qui rend au blanc l'image
et la chair
à la poussière originelle

sorciers de l'île. à travers champs des paumes de peau tenant
une dague. où
est le diable? alors
par les blessures mortelles du spectre, loup-garou se
consumant dans
la pierre, feu follet qui ferait l'ange déchu parmi les ailes,
apparaissent les trouées dans les corps
coulées de lave dans l'iceberg, explosions solaires, abysses de
la soif,
archipels de cendre et de tisons

par où pénètre le soleil
en l'abri vulnérable?
par la faiblesse de l'œil
la bouche rieuse

mise au monde
cela surgit avec un cri
dans le sang la vie
(dans l'eau de naître
poisson en terre
déjà faut-il mourir?)

par où pénètre le soleil?
avec lui la ville l'espèce
les armures de la neige
la poussière et les chaînes

dans les parois de l'âme
se brisent les glaces
«qui est la plus belle?
chère âme
princesse éclatée?»

linéaire l'eau frêle
qui porte les continents la pierre
et l'Éternité bouche obscure

un friselis de l'espace solaire
où les points d'ombre dans le désert
bercent leurs palmes

(à peine posés là oasis
d'où contempler la déchirure terrestre)

soulèvement minutieux de l'onde
entre les corps
ce qui lie la jonque et la mère
et les arrache l'une de l'autre

cri blanc

midi soir et matin

la plus haute tour
se penche tant
qu'elle invente trois fois l'horizon

l'eau de l'amante est une estampe de pluie qui
 me ronge le sang
 coque fragile ainsi que la pierre d'éternité
 s'érodant planète rongée d'un pôle à l'autre
 entre le soleil et nous l'équatoriale césure
 franchie par les champs
 les cordillères
 les typhons sur la mer
 depuis le ciel ouvert le pointillé de la crête
 à ce point-ci du jour et de l'année jusque
 dans l'abîme nocturne où s'immobiliserait
 l'astre sans doute s'il allait cesser de
 chavirer
 cœur éteint lave poreuse aux flancs des cratères
 forêts emportées peuples détruits
 la cendre la cendre toujours

puis les veines commencent à bruire
 ruisselets sous la peau
 dans les creux tendres du joli corps mouillé
 ce matin

ardoise déchirée où je m'inscris
maya
quel est mon nom
à dresser dans la pierre entre les fleurs vives
et les terres séchées
tête borgne
avec un seul œil désabusé sur l'empire

grande moue blanche
lèvre amère aux bandelettes poreuses

une lame d'acier vertical
à l'écart
une lame d'obsidienne
la nuit mangée déjà par la peau
par le satiné matin rosissant
se rogne

tôt ou tard m'atteindra la gueule
le discours assassin

un peu d'air s'il vous plaît
mon dernier souffle

lune oiseau poisson
caraïbes passé l'hiver passé le fiel
fille corail palmier
tout le miel une seule abeille

bouche pour aspirer le ciel
bouche pour crier peu à peu
bouche pour bouche

bouche dans la pierre rousse
bouche parée de dentelles
bouche sous regard doux
bouche au collier de jade
bouche à l'oreille tendue

bouche petit puits où palpite l'eau douce
bouche tendre abîme où je m'abîme
bouche solaire bouche de nuit
bouche pour effarer les ombres
bouche en larmes
bouche au beau rire
bouche où je m'assoiffe
bouche où je péris corps et biens
bouche

L'ŒUF

Que tient la main (ce qu'on aperçoit de profil
entre l'index et le pouce) ?

rose
aux veines fragiles
— sédiments sans doute et très secrets bien que par
les apparences trahis —
parallèlement posés à la surface polie de la forme
ainsi prisonnière (mais avec tendresse tenue
sans passion hormis l'insistance qu'il faut
pour ne point laisser tomber la proie
l'animale
sinon pour l'émoi de part et d'autre
que provoquerait le geste
s'il advenait que)

or
immobile est le destin

œuf que du marbre tira l'activité de l'artisan
ainsi que d'une poule
l'œuvre